

Jean-Félix Milan

ENTRE DEUX ÉTAGES

NOUVELLE

TSEMERY.S.FR

Je refermai le dossier « Marcotto » en soupirant. Cela faisait bientôt une semaine que je travaillais dessus. Le dossier plus important qu'on m'ait confié. J'avais été embauché un peu plus de huit ans auparavant à la Capcam, une grande agence de publicité implantée à Ménime. « Marcotto » était une nouvelle marque de parfum pour homme qui arriverait sur le marché français dès le mois de mars, mais je n'avais encore trouvé aucun slogan publicitaire pour le promouvoir.

La pendule au-dessus de mon bureau indiquait vingt heures quarante-cinq. Je remis le dossier « Marcotto » dans la grande armoire métallique, éteignis la lumière et sortis de mon bureau, mon attaché-case à la main. J'aurais dû quitter les locaux depuis plus d'un quart d'heure. Même les femmes de ménage étaient déjà parties, laissant dans le bâtiment une odeur caractéristique d'alcool ménager. J'appelai l'ascenseur et appuyai sur le bouton « sous-sol ». Alors que les portes se refermaient, un homme cria à l'autre bout du couloir :

« Retenez l'ascenseur ! Retenez l'ascenseur, s'il vous plait ! »

Je passai une main devant le capteur des portes qui se rouvrirent aussitôt. Un homme d'une trentaine d'années entra à l'intérieur, essoufflé.

« Merci beaucoup. » fit-il tandis que l'ascenseur se fermait à nouveaux.

Je dévisageais le jeune homme du coin de l'œil. J'avais beau fouiller ma mémoire, je ne me souvenais pas l'avoir déjà vu dans le bâtiment. Il était beaucoup plus grand que moi. Plus gros aussi. Ses cheveux bruns lui retombaient sur les épaules et paraissaient sales.

« Vous êtes nouveau à la Capcam ? » demandai-je alors.

L'homme ne répondit pas. Il regardait les numéros des étages défilier sur le cadran rouge, au-dessus des portes. 6... 5... 4...

Soudain, un choc. Je laissai tomber mon attaché-case afin de me retenir contre la paroi. Les papiers qu'il contenait s'éparpillèrent un peu partout. L'ascenseur venait de s'arrêter entre deux étages. À ma grande surprise, l'inconnu était resté debout, au milieu de l'ascenseur, sans manifester le moindre déséquilibre lors du choc. À croire qu'il n'avait pas senti la secousse.

Mon premier réflexe fut d'appuyer à répétition sur les divers boutons de l'ascenseur : aucun effet.

« Et merde ! » fis-je en tapant du poing sur les portes.

Puis j'appuyais sur le bouton rouge. Aussitôt, l'alarme de l'ascenseur retentit dans la Capcam.

« Ça sert à rien d'appeler, fit remarquer celui qui partageait ma malchance. Nous sommes les derniers dans le bâtiment.

— Vous avez un téléphone portable ?

— Je l'aurais déjà utilisé si c'était le cas.

— Et merdre ! » répétai-je, énervé.

Je m'adossais contre la paroi, face aux portes. Quelle poisse ! Heureusement, je n'étais pas seul, ce qui m'éviterait un ennui mortel.

« Vous êtes nouveau à la Capcam ? demandai-je.

— Oui, répondit l'homme en passant une main dans ses cheveux gras. J'ai été embauché la semaine dernière. Je m'appelle Cédric Junet. Et vous ?

— Moi, c'est Dominique Ducreux. »

Le silence s'installa déjà entre nous. De toute évidence, Cédric ne paraissait pas enclin à engager la conversation. Les minutes passèrent, et je cherchai longtemps une question à lui poser, mais ce fut lui qui, au final, parla le premier :

« C'est bien vous qui travaillez dans le petit bureau bleu du huitième étage ?

— Oui. Pourquoi ?

— Le directeur, heu..., comment il s'appelle déjà ?

— Lionel Michaud.

— Voilà, c'est ça. Lionel Michaud m'a fait visiter la Capcam hier soir. Vous n'étiez pas là, mais je me souviens avoir vu une photo de vous sur votre mur. Vous posiez avec une jolie petite rousse au bord d'un lac.

— Oui, c'est ma femme, précisa Dominique qui trouvait le terme « petite rousse » assez déplacé. J'espère que vous vous plairez ici : la Capcam est un lieu très convivial. L'ambiance est assez cool, plutôt familiale.

— Vous avez sans doute raison, me dit-il. Mais je ne le saurai jamais.

— Pourquoi donc ? »

Cédric Junet ne répondit pas.

Je regardai ma montre : bientôt une heure que nous étions coincés dans l'ascenseur de la Capcam et toujours aucune nouvelle des secours. Cédric était resté debout, en face de moi, appuyé contre la paroi, sans prononcer le moindre mot. Il semblait perdu dans une réflexion intense. Je distinguais mal les traits de son visage, mais je percevais quelque chose d'étrange dans son regard. Ses yeux immobiles semblaient exprimer une haine insatiable. L'espace d'un instant, je crus que c'était moi qu'il observait ainsi, en silence, mais ses yeux semblaient ne pas me voir, comme s'il regardait quelqu'un qui se trouvait derrière moi. Dans un sentiment de malaise, je tournai la tête, mais je ne vis rien d'autre que la paroi métallique. Comme si mon mouvement de tête l'avait brusquement sorti de sa transe, Cédric s'avança au milieu de l'ascenseur. Son regard semblait toujours aussi vide et accusateur à la fois.

« Vous avez des enfants ? me demanda-t-il tout de go.

— Oui, j'ai un fils de quatorze ans qui s'appelle Axel. Il doit rentrer au lycée l'année prochaine. Et vous ?

- Alors il est fils unique ?
- Ma femme ne veut pas d'autres gosses.
- Vous regrettez sa décision ?
- Je ne sais pas, je n'y ai jamais trop réfléchi. »

Tandis qu'il parlait, un étrange rictus déformait les lèvres de Cédric, comme un sourire forcé. Le genre de sourire qu'adresse un enfant à ses parents pour dire qu'il a brisé le miroir de la salle de bain. Peut-être ce sourire était-il dû à une timidité quelconque ?

- « Vous avez vu ! s'exclama-t-il tout à coup.
- Quoi donc ?
- Il est éteint ! »

Il pointait du doigt le cadran rouge, au-dessus des portes de l'ascenseur, où défilaient les numéros des étages.

- « Quel sens de l'observation, ironisai-je.
- Mais vous ne comprenez pas ! hurla-t-il.
- Qu'est-ce qu'il faudrait que je comprenne ?
- S'il n'y a rien d'inscrit sur ce cadran, ça veut dire qu'on ne sait pas ce qu'il y a derrière ces portes... »

Il avait parlé d'une voix grave, presque sépulcrale. Une voix sans énergie, sans aucune puissance, comme s'il n'avait pas conscience des mots qui s'échappaient de sa bouche.

- « Vous voulez parier ? fis-je.
- Je ne suis pas certain que nous parlions des mêmes portes. »

Cette fois, c'était une certitude : cet homme était fou ! Ne désirant pas entrer dans une conversation dépourvue de sens et dans laquelle je me sentirais très vite mal à l'aise, je changeai aussitôt de sujet :

- « Vous ne trouvez pas qu'il fait un peu froid ici ? »

C'était la première phrase qui m'était venue à l'esprit mais, en y réfléchissant, la température me paraissait plutôt basse

pour un soir du mois de mai. Je sentais comme un léger courant d'air provenant de nulle part.

« C'est normal, me répondit-il. Ça fait toujours cet effet quand il s'ouvre.

— De quoi parlez-vous ?

— Du passage. De quoi d'autre pourrais-je parler ? »

Je changeai à nouveau le sujet de notre conversation.

« Et vous, vous ne m'avez pas parlé de vous.

— Que voulez-vous que je vous dise ?

— Je ne sais pas moi. Avez-vous de la famille ?

— Je n'ai ni femme ni enfant. Je n'ai pas eu le temps d'en avoir.

— Vous êtes encore jeune.

— Ai-je l'air d'être jeune ? » me demanda-t-il sur un ton suppliant.

En l'observant bien, je constatai que le contour de ses yeux était creusé. Sa peau avait une teinte livide et ses cheveux, plus gris que bruns, étaient clairsemés. Il m'avait pourtant semblé voir un jeune homme de trente ans entrer dans l'ascenseur. Et ses yeux parfaitement immobiles... Peut-être souffrait-il d'une déficience visuelle ?

« Effectivement, si on vous regarde bien, répondis-je avec hésitation, on voit bien que vous n'avez plus vingt ans...

— Et pourtant, coupa-t-il, j'en ai vingt-deux. »

Je le sentis piqué au vif et regrettai ma dernière remarque. Pour éviter toute nouvelle gaffe, je gardai le silence.

Le froid qui régnait dans l'ascenseur se faisait de plus en plus sentir, et je dus remonter la fermeture à glissière de mon blouson en cuir.

« Je ne connais pas mes parents non plus, reprit l'homme, comme s'il répondait à une question que je n'avais jamais posée. Tout ce qu'il me reste d'eux, c'est le pendentif que je porte autour du cou. »

Cédric me tendit le bijou. Je ne saurais expliquer pourquoi, mais tenir cet objet dans mes mains provoquait en moi un sentiment étrange. Comme une impression de déjà vu, mais en plus fort. Comment dire... J'étais persuadé de reconnaître ce pendentif. Il s'agissait d'un œil en étain. Une pierre bleue, probablement du béryl, représentait la pupille.

Soudain, mes jambes se dérochèrent et je m'écroulai de tout mon long sur le sol.

« Monsieur Ducreux ? appela Cédric en se précipitant vers moi. Monsieur Ducreux ! Est-ce que ça va ?

— Oui, oui, répondis-je. Je... Je ne sais pas ce qui m'est arrivé. C'est... bizarre...

— Ça vous arrive souvent ce genre de truc ? me demanda-t-il en m'aidant à m'asseoir.

— Non, c'est la première fois.

— Ce doit être une baisse de tension. »

Puis il posa sa main sur mon front. Une main froide et squelettique.

« Vous avez de la fièvre. »

Tout à coup, un flash. Des images défilèrent devant mes yeux. C'était comme si je regardais la bande d'annonce d'un film au cinéma.

La première scène représente un homme qui tient un enfant par la main. Ils sont devant une église et se dirigent vers une vieille maison en ruine. Une maison abandonnée.

Deuxième image : l'homme demande à l'enfant de l'attendre sagement devant la porte de la vieille bâtisse. « Reste là jusqu'à mon retour. Je te promets de revenir très vite. » « Où tu vas ? » demande l'enfant. Mais l'homme est déjà parti. Cet homme qui lui tourne le dos, je le reconnais : c'est moi, Dominique Ducreux.

Troisième image : le petit garçon est seul, devant la maison. Il vient de comprendre que son père l'a oublié ici. Oublié ? Non, il l'a abandonné.

Soudain, les images cessèrent de se bousculer dans ma tête.

« Qu'est-ce que vous avez ? demanda Cédric.

— J'ai vu des choses, répondis-je. Des choses horribles.

— Racontez-moi.

— Je me suis vu en train de tenir la main d'un petit garçon.

Un petit garçon que j'ai lâchement abandonné devant la porte d'une maison inhabitée.

— Et c'est quoi toutes ces images ? Des souvenirs ?

— Non, bien sûr que non. Je n'ai eu qu'un seul enfant, je vous l'ai dit. Et il m'attend chez moi, en ce moment même, avec ma femme. »

Soudain, Cédric Junet se releva. Les traits de son visage s'étaient durcis. Ce fut alors que je vis ses mains. Je n'avais pas remarqué à quel point elles étaient décharnées. Cédric ne ressemblait plus du tout au jeune homme qui était entré dans l'ascenseur quelques heures plus tôt. Il ressemblait davantage à véritable monstre. Un homme en état de putréfaction. Un homme ?

« Alors c'est donc ça, dit-il plus pour lui-même que pour moi. Tu ne te souviens de rien.

— De quoi parlez-vous ? fis-je, terrifié

— Tu as tout oublié ! Mais comment est-ce possible ?! »

Fou ! Ce monstre, cette chose, ... C'était fou !

« Je comprends maintenant, continua-t-il. Tu t'es forcé à tout oublier !

— Mais qui êtes-vous ? criai-je. Que me voulez-vous ?

— Comment ça Dominique ? Tu ne me reconnais pas ? »

Puis sa voix devint plus aiguë et éraillée :

« Mais c'est moi voyons ! Mon véritable nom n'est pas Cédric Junet, mais Michel Ducreux ! »

Michel Ducreux. Michel Ducreux. Ce nom résonnait dans ma tête. Je n'entendais plus rien que ce nom qui fusait contre les parois de mon esprit. Michel Ducreux. Ça ne peut pas être lui ! Michel Ducreux...

« Alors Dominique, tu te souviens de moi à présent ?

— Ce n'est pas possible !

— Peut-être faut-il que je te rafraîchisse la mémoire ! Il y a vingt-deux ans, tu as eu un fils avec ta maîtresse : Julie Minaret. Celle-ci menaçait de révéler votre liaison à ta femme si tu refusais de reconnaître son enfant, si tu refusais d'assumer tes responsabilités en tant que père. Elle avait prévu d'aller la voir avec son gamin pour prouver ses dires !

— Non ! hurlai-je en me bouchant les oreilles. Non, c'est pas vrai !

— Alors tu as pris l'enfant et tu l'as conduit jusqu'à une vieille bicoque abandonnée, à une cinquantaine de kilomètres de chez toi. Tu lui as dit de t'attendre devant cette maison...

— C'est pas vrai ! C'est pas vrai !

— Et j'ai attendu ! hurla Cédric. J'ai attendu pendant des heures ! Mais tu n'es jamais revenu ! Père assassin ! Jamais tu n'es revenu et je suis mort dans le froid de cette nuit d'hiver pendant que tu roucoulais tranquillement avec ta femme ! »

Les pupilles dilatées de Cédric étaient devenues jaunâtres. Je refusais de le croire mais, déjà, les souvenirs affluaient dans mon esprit. Cédric avait raison. Mon fils avait raison.

« Ton fils ? fit-il en ricanant, comme s'il avait lu mes pensées. Tu ne m'as jamais considéré ainsi. Mais si je suis revenu, c'est pour que tu puisses te racheter.

— De quoi veux-tu parler ?

— Tu peux faire en sorte que je revienne à la vie.

— Je suis prêt à t'aider. »

J'étais sincère, et ce n'était pas la peur qui me faisait dire cela.

« Comme tu le vois, je me décompose petit à petit. Lorsque mon corps sera entièrement dévoré par la mort, il sera trop tard pour te convaincre de me venir en aide. Après quoi, je m'en irai de manière définitive au royaume des Morts.

— Qu'est-ce que je peux faire ?

— Échange ta vie contre la mienne.

— Quoi ?! Jamais !

— Pas même pour ton fils ?

— Tu l'as dit toi-même : je ne t'ai jamais considéré comme tel !

— Je savais bien que tu n'accepterais pas un tel marché. Alors je te laisse le choix : ou tu acceptes ce que je viens de te proposer, ou l'ascenseur s'écrasera en même temps que je disparaîtrai. Plus que quelques minutes.

— Mais... Que... Comment... balbutiai-je.

— Quoi qu'il arrive, tu meurs. Alors autant que ce soit au profit de quelqu'un. Le passage est ouvert.

— Le passage ?

— Celui qui permet de passer dans l'autre monde. Ce monde auquel les vivants n'ont pas accès. C'est ce qui explique le froid qui règne ici : lorsque les portes s'ouvrent, la température avoisine les deux ou trois degrés. »

Du sang coulait sur le visage de Cédric. Dans quelques instants, il serait trop tard. Il allait mourir pour la deuxième fois. Et j'allais mourir avec lui.

Tout à coup, les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et... devant moi se trouvait une espèce de tourbillon bleu azur, un peu comme les trous noirs de l'espace. Le passage.

« C'est pas juste ! hurlai-je. Je suis obligé de mourir quoi qu'il arrive !

— Et ma mort, est-ce que tu crois qu'elle était juste ? Et puis, penses-tu que tu arriverais à vivre avec le souvenir de ton fils, mort par ta faute ? Tu as réussi à occulter ce souvenir une première fois, tu ne pourras le faire à nouveau ! »

Le maelstrom bleu azur brassait l'air et le rendait glacial.

« Pourquoi maintenant ? Pourquoi ne pas être venu te venger plus tôt ?

— Ta femme est enceinte, Dominique. »

Bouche bée, je fronçais les sourcils.

« Tu te trompes. Elle ne veut pas d'enfant. Elle l'a toujours dit !

— C'est possible. Elle l'ignore elle aussi, mais elle attend un gamin. Un gamin qui grandira sans son père. Je prendrai soin de lui si tu acceptes d'échanger ta vie contre ma mort. »

Il dut lire la terreur grandissante dans mes yeux car il ajouta :

« Non, ne t'inquiète pas. Je ne lui ferai pas de mal. Cet enfant sera mon frère et je veillerai sur lui comme tel. »

Un frisson me parcourut. Le froid était de plus en plus mordant.

André Legrand arriva dans la Capcam vers six heures du matin. On l'avait averti une demi-heure plus tôt qu'un homme était coincé dans l'ascenseur de cette grande agence de publicité. Lorsqu'il réussit à débloquer les portes, un jeune homme d'une vingtaine d'années en sortit.

« Bonjour, fit André Legrand. Vous allez bien ?

— Très bien, ne vous inquiétez pas.

— Comment vous appelez-vous, monsieur ?

— Cédric Junet. » répondit le jeune homme avec un grand sourire.

Mon roman LA BOUTIQUE est
disponible en cliquant ici :
[https://tsemerys.fr/ecriture-
laboutique.php](https://tsemerys.fr/ecriture-laboutique.php)